





CONFÉRENCE

SUR

L'INSURRECTION DE LA DALMATIE

1869



CONFÉRENCES DU MINISTÈRE DE LA GUERRE  
1869-1870

---

# CONFÉRENCE

SUR

# INSURRECTION DE LA DALMATIE

1869

PAR

M. DERRÉCAGAI

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR

---

Extrait de la *Revue militaire française* (nos d'avril et mai  
1870).

---



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE

LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR

Rue et Passage Dauphine, 30

---

1870

Traduction et reproduction réservées.

2<sup>e</sup> série.— N<sup>o</sup> 7.

1



## CONFÉRENCE

SUR

## L'INSURRECTION DE LA DALMATIE

1869

## I

Dans les premiers jours de décembre 1869, après deux mois de fatigues et de dangers, le corps expéditionnaire de Dalmatie venait de prendre ses quartiers d'hiver. A ce moment les hostilités, empêchées par les rigueurs du temps, étaient suspendues ; une période d'expectative succédait aux opérations ; les deux partis restaient en présence, les armes chargées, l'un songeant peut-être à subir la loi du vainqueur, l'autre préparant ses forces pour le jour où un climat plus clément autoriserait de nouvelles expéditions.

D'un côté, les Autrichiens, cantonnés sur divers points de la côte, protégés par leur flottille, dirigeaient sur Trieste leurs malades et leurs blessés, recevaient des renforts et convoitaient du regard ces contre-forts abrupts de la montagne Noire qu'il leur faudrait bientôt peut-être



calcaires, crevassées dans tous les sens, percées d'immenses cavernes ou d'affreux précipices, ces montagnes forment un massif aux pointes anguleuses, aux pentes à peu près verticales, aux abords infranchissables. Sur le dos de ce massif principalement dans la partie méridionale, s'étendent tantôt des plateaux nus, arides, semés de roches abruptes ou d'enfoncements en forme d'entonnoir, tantôt des vallées fermées de tous côtés et dans lesquelles coulent des rivières qui, ne trouvant aucun débouché, se perdent dans la terre. On voit déjà quelles insurmontables difficultés un pareil terrain devait accumuler sous les pas des soldats autrichiens, et quels avantages il offrait à des révoltés audacieux, nés dans le pays et en connaissant tous les détours.

Le climat lui-même était un appui pour l'insurrection. Sous une latitude à peu près égale à celle de la Provence, nous dit Malte-Brun (1), il est pourtant aussi chaud que celui de la Sicile, notamment sur le littoral, où règne en été une température accablante, mais où se fait sentir en novembre le souffle glacial du *bora*. L'hiver est remplacé par un déluge de pluie qui dure six semaines et qui se transforme sur les hauteurs en bourrasques de neige. Quoique l'agriculture y soit très-arriérée, le pays est assez fertile. Les habi-

(1) *Géographie de Malte-Brun*, refondue par La  
léc. is, 1863.



ts des villes et de la côte ont adopté la langue  
les mœurs des Italiens. C'est une population  
essentiellement différente de celle de l'intérieur.  
ici l'on rencontre les *Morlaques*, tribu déjà très-  
ancienne, et qu'ont formée peu à peu les débris  
des familles persécutées autrefois par les Vénitiens, les Turcs, les Monténégrins, etc. Ces indigènes, qui ont peut-être conservé de leur origine un vieux germe de rébellion, se nomment eux-mêmes *Vlach* ou *Valaques*, et portent l'empreinte d'une race particulière. Ceux qui peuplent la Dalmatie du Sud ont le teint olivâtre, le visage long, les cheveux noirs, l'air menaçant ; leur dialecte est un slavons mélangé de mots valaques, leur degré de civilisation assez arriéré. Leur costume national, orné à la ceinture du kandjia traditionnel, leur donne quelque ressemblance avec leurs voisins les Albanais et les Monténégrins.

Les Boccheses (*habitants des Bouches de Cattaro*), d'un caractère ombrageux et jaloux, sont plus éclairés et plus policés que les autres Dalmates. Ils joignent à la constitution robuste des Slaves la vivacité italienne ; dévots, avides de gain, livrés en grande partie à la navigation, ne quittant le fusil que pour la rame, ils conservent quelque chose de dur et de féroce. C'est une race belliqueuse et vindicative ; *le sang pour le sang* est encore à leurs yeux la seule justice sociale, la vendetta y est en honneur ; chaque canton à ses immunités, ses magistrats ; et un si

petit pays est encore partagé en faction catholique et faction grecque. Tels sont les ennemis que l'Autriche vient de combattre.

### III

Au point de vue géographique, les Bouches de Cattaro sont une véritable curiosité. Un golfe profond pénètre en zigzag parmi des montagnes escarpées, et se termine sans recevoir d'autres cours d'eau que des torrents. Il a environ 80 à 120 kilomètres de circuit. Les écueils de *Zagniza* et *della Madona* forment les trois entrées, nommées *Bouches de Cattaro* ; la principale, formée par la pointe d'Ostro et l'écueil de Zagniza, a près de 2 kilomètres de largeur et assez de profondeur pour que les vaisseaux de ligne puissent y passer sans danger ; la deuxième, entre l'écueil de Zagniza et celui della Madona, est large de 1,300 mètres et profonde de 30 brasses ; la troisième, entre l'écueil della Madona et la pointe de Zagniza, a 60 mètres de largeur, et la mer y est si basse, qu'on peut souvent la traverser à gué. Derrière ces entrées, la partie étroite du golfe porte le nom de *canal de Cattaro*.

La défense des Bouches est assurée par de nombreux ouvrages de fortification. Le plus important est situé sur la *pointe d'Ostro* et à son extrémité orientale. Il consiste en trois tours maximiliennes superposées, dont la dernière est

surmontée d'un phare. Chacune d'elles couvre une batterie casematée circulaire, percée de quatorze à seize embrasures, et leurs terrasses sont disposées de façon à recevoir 4 pièces de gros calibre. Elles forment ainsi des étages de feux d'un abord dangereux ; leur entrée est garnie de créneaux pour l'infanterie, et leur pied est entouré de fossés garnis de parapets en terre. Du côté du nord, ces tours se terminent par une batterie maçonnée à deux étages d'embrasures. L'armement ordinaire de ces ouvrages se compose de 50 pièces de gros calibre.

L'écueil de *Zagniza* ou des *Rondoni*, placé à 2 kilomètres à l'est de la pointe d'Ostro, est défendu par trois batteries et une tour. Une première batterie circulaire, casematée, percée de sept embrasures, surmontée d'une terrasse pouvant porter de grosses pièces, fait face à la pointe d'Ostro, avec laquelle elle croise ses feux. Deux batteries analogues protègent l'écueil à l'est et au sud. Enfin au nord-est se trouve une tour maximilienne à deux étages d'embrasures. L'armement de ces ouvrages est à peu près le même que celui de la pointe d'Ostro.

La pointe de Sutorina offrirait un excellent emplacement pour une batterie qui compléterait avantageusement la défense des Bouches. Mais elle appartient à la Turquie, et on n'y a élevé aucun ouvrage.

En face de Sutorina, près de Porto-Rosa, à

80 mètres au-dessus du niveau des eaux, on voit une batterie de côte, armée de 4 pièces et couverte par une plus petite, à Porto-Rosa même.

Le golfe offre partout un excellent ancrage pour tous les navires, et sa traversée déroule sous les yeux du voyageur une succession de paysages enchanteurs. Quand on franchit les Bouches, on est d'abord surpris par le spectacle pittoresque qu'offrent les deux rives parsemées de charmantes habitations et étalant de tous côtés les signes de l'aisance et de la prospérité. On pénètre ensuite dans le canal de Cattaro, et la vue se repose à droite sur les riants coteaux de la Zuppa. Mais sur la gauche on voit se dresser les hautes montagnes qui dominent le reste des Bouches, et tandis que de gros bourgs, de nombreuses maisons isolées, des habitations de plaisance s'étalent à leurs pieds, leurs crêtes nues et déchiquetées encadrent ce paysage de leurs sombres et arides contours.

Après avoir laissé sur sa droite une baie profonde nommée les *Bouches de Kartoli*, on arrive au *Catene*. C'est un étroit passage entre deux murailles de roches, dont la largeur ne dépasse pas 250 mètres, et qui doit son nom à la chaîne qui le fermait autrefois. On aperçoit encore à l'entrée, sur la gauche, les ruines d'une tour qui défendait ce petit détroit.

Au delà du Catene, les Bouches s'élargissent, et l'on découvre alors en face de soi l'île de *San-*



*Giorgio*, qui dépend de Perasto et commande la sortie du passage; à gauche, le golfe de Risano; à droite, celui de Cattaro.

#### IV

Le territoire du cercle de Cattaro n'a pas plus de 60 kilomètres de longueur sur 20 de large. Sa population, d'ailleurs assez dense pour l'espace restreint qu'elle occupe, est de 40,000 âmes environ.

Cattaro, petite ville de 3,000 habitants, assise en partie sur le golfe, en partie sur un rocher du mont Sella, est la capitale du pays et le chef-lieu administratif du cercle. Elle a cependant peu d'importance au point de vue de la possession du territoire, car elle ne défend pas le golfe au fond duquel elle est située; elle ne protège pas non plus la contrée contre les invasions monténégriennes, qui peuvent franchir la frontière en dehors de sa zone d'action. Elle constitue néanmoins une position à peu près imprenable.

Ses fortifications se divisent en deux parties : celles de la mer et le fort *San-Giovanni* sur la montagne. La partie basse de la place de Cattaro est en plaine et a la forme d'un triangle, dont un côté est baigné par la mer, un autre par l'embouchure d'une petite rivière, la *Fiumera*, et dont le troisième est adossé au pied du mont Sella. Face à la mer se trouve un front de quatre bastions

en bon état, dit *front de Gordiccio*. Le long de la Fiumera, trois bastions, dont un fort peu près de la montagne, forment le *front de la Fiumera*. Il est couvert sur la rive droite du torrent par deux demi-lunes et une place d'armes. L'une d'elles protège le pont de la Fiumera et une des portes de la ville. Ces fortifications sont reliées au fort San-Giovanni, qui domine la ville et le port, par un mur crénelé dont les angles se flanquent réciproquement. Ce mur, qui court sur la montagne en suivant ses sinuosités, relie entre eux plusieurs ouvrages, tels que plates-formes bastionnées, redans et batteries, auxquels on parvient par des rampes et des escaliers. Le fort San-Giovanni complète cet ensemble de défenses. Il est séparé du reste du pays par un ravin profond, encaissé, qui le rend inaccessible. Quoiqu'il soit dominé par le mont Sella, on peut le considérer comme inattaquable, car il est impossible de conduire de l'artillerie sur ce sommet.

Indépendamment de ces ouvrages, la ville contient des casernes pour 2 à 3,000 hommes, un hôpital, un arsenal, une manutention et de nombreux magasins. Son port, très-beau, fort animé, est assez profond pour que les vaisseaux de guerre puissent s'amarrer à quai.

Le cercle de Cattaro se divise en quatre districts : Cattaro, Risano, Castelnuovo et Budua.

Dans le premier, les communes les plus importantes sont celles de Dobrota, Lutzizza, Theodo

et Sutvara. Leur territoire, allongé vers le sud aux abords de la route de Cattaro à Budua, forme une ce qu'on appelle *la Zuppa*. On y rencontre de nombreux villages peuplés d'environ 5,000 âmes.

Risano, petite ville de 3,000 habitants, le Rhisanum des anciens, située sur le golfe du même nom, près du fort de Santa-Croce, est le chef-lieu d'un district qui s'étend au nord jusqu'à la frontière monténégrine. Perasto, Crivoscie, le fort de Dragail, le blockhaus de Cerkvice en sont les points les plus remarquables. Perasto, bourg important, est commandé par un vieux château placé sur la pente de la montagne. C'est un carré long, sans flanquement, bâti par les Turcs, et dont les batteries sont dirigées vers le Catene.

Le district de Castelnuovo occupe le nord-ouest du cercle. La ville de Castelnuovo fut autrefois une place importante. Elle était alors la principale défense des Bouches, et couvrait la route de l'Herzégovine et de la Sutorine. Aujourd'hui ses murailles sont mal entretenues; seuls deux bastions, armés d'une quinzaine de pièces, et munis de magasins à poudre, sont encore en état de défense. Castelnuovo est dominé au nord par un contre-fort montagneux sur lequel s'élève un petit fort désigné sous le nom de *forteresse espagnole*. Il date de 1538. C'est une construction carrée, avec quatre tours aux angles, solidement bâtie et dans une excellente situation pour commander le débouché de l'Herzégovine.



Elle peut contenir 5 à 600 hommes de garnison et a subi plusieurs sièges, notamment de la part des Espagnols, des Turcs et des Vénitiens.

Le district de Budua occupe tout le sud. Cette ville, pittoresquement bâtie au bord de la mer, a une vieille enceinte formée par une épaisse muraille, mal flanquée par trois mauvaises tours. Elle est aussi protégée par un vieux fort et dominée par le mont San-Salvador. La situation maritime est avantageuse. C'est dans ce district que se trouvent le fortin de Stanjevich et les communes de Patrovich et de Pobori, qui ont joué un rôle dans les derniers événements.

## V

L'histoire de ce petit pays remonte à l'antiquité la plus reculée. D'après un écrivain byzantin du nom d'Ascrivum, des colons de l'Asie Mineure seraient venus l'occuper à l'époque de la chute de Troie ; selon d'autres, ses premiers habitants furent des émigrants du Latium. Quoiqu'il en soit, il resta sous la domination romaine jusqu'au cinquième siècle, fut ensuite conquis par les Goths et passa avec eux sous le sceptre des empereurs d'Orient. Vers 867, des pirates turcs remontèrent l'Adriatique et détruisirent les bourgades de Risano et de Budua. Rebâties plus tard par les Bosniaques, elles formèrent avec Cattaro une petite république placée sous le pro-

ectorat des rois de Serbie. Après avoir été subjuguée tour à tour par les Grecs, les Serbes, les Hongrois, elle se donna en 1420 à la république de Venise, sous la réserve qu'elle recouvrerait son indépendance dès que les Vénitiens ne seraient plus en état de la protéger. Il n'y eut jamais de garnison vénitienne dans les Bouches. En 1797, le traité de Campo-Formio fit passer ce pays aux mains des Autrichiens. Trop faible pour repousser cette nouvelle autorité, les Boccheses étaient aussi trop fiers pour l'accepter avec résignation ; ils la subirent sans lui obéir, et réclamèrent si énergiquement le maintien de leurs droits, notamment leur exemption du service militaire, que l'Autriche sanctionna ce privilège.

Sous l'Empire, devenus successivement les sujets des czars et ceux de la France, ils furent en 1814 rendus aux Autrichiens, qui purent dès ce moment se former une idée des résistances que les Dalmates devaient leur opposer dans la suite : déjà à cette époque il fallut des combats meurtriers pour en venir à bout.

Contraints de se plier au joug, ils essayèrent de le secouer en 1849, lancèrent une proclamation d'indépendance et se donnèrent une forme de gouvernement. On fut obligé de les réduire par les armes et de laisser ensuite au milieu d'eux pendant quelques années plus de 9,000 kommes de troupes pour assurer leur soumission.

Peu à peu le calme se rétablit, et pour étouffer

tout germe de rébellion, l'Autriche concéda aux habitants les privilèges traditionnels qui leur étaient si chers. Ils furent exempts du service militaire et astreints seulement à remplir de temps à autre sur les côtes un métier de surveillance. L'administration impériale s'installa dans le pays, le répartit en districts, s'appuya sur une force armée insignifiante, 1 régiment tout au plus, et s'appliqua à ménager les susceptibilités des indigènes. Une période de vingt années s'écoula ainsi. Les Boccheses, livrés à leurs occupations favorites, le cabotage et la culture de la vigne, protégés par une ligne de fortins contre les agitations des Monténégrins, vivaient heureux et tranquilles sous un régime plein de douceur. Pour les assimiler, on leur avait envoyé des administrateurs allemands ; ceux-ci, dans la crainte d'allumer le moindre ferment de discorde, avaient peut-être un peu négligé d'associer ce pays au mouvement économique de l'empire ; les communications étaient restées ce que le maréchal Marmont les avait faites : la seule route carrossable était encore celle qu'il avait ouverte de Cattaro à Budua ; les ressources qu'offraient à la marine autrichienne le magnifique golfe de Cattaro, les baies de Traste et de Budua, n'avaient pas été utilisées, malgré le jugement des Anglais, si connaisseurs en cette matière. Un de leurs auteurs, Gardner Wilkinson, qui a publié un livre curieux sur la Dalmatie, cite le golfe de Cattaro

comme un des plus sûrs et des plus beaux du monde entier.

L'ensemble de ces procédés administratifs fut peut-être une erreur. La nationalité de leurs préfets et de leurs chefs de district, l'absence de relations suivies avec les Autrichiens rapprochèrent bientôt les Boccheses des Monténégrins. Ils trouvèrent dans ce contact plus de motifs d'excitation que de sujets de tranquillité, et la première occasion devait fournir à leur irritabilité une cause d'explosion.

La nouvelle loi militaire vint mettre le feu aux poudres. Les habitants savaient déjà qu'on ne ferait pas peser sur eux les charges du service dans l'armée active; à leurs yeux c'était une reconnaissance de leurs droits héréditaires, rien de plus. Mais lorsqu'ils apprirent vers le milieu de septembre que le Reichsrath songeait à introduire parmi eux l'usage de la landwehr, l'émotion gagna tous les esprits, surtout dans les communes rurales. Plus tard, quand l'autorité, par ordre du gouvernement, voulut appliquer la loi, cette prétention fut regardée comme la violation complète des anciens privilèges, et causa en tous lieux une irritation profonde. Le général de Wagner, gouverneur de Zara, le préfet, divers agents essayèrent de faire comprendre aux Boccheses que la landwehr ne sortirait pas du pays, et qu'ils conserveraient leur costume national. Vains efforts ! Le tumulte régnait déjà dans les foules; la colère



remplissait les cœurs; les kandjars étaient dégainés, les fusils décrochés, l'insurrection résolue.

Tandis qu'à la date du 1<sup>er</sup> octobre, un télégramme du gouverneur annonçait la révolte, suspendait les congés militaires, et demandait des troupes, une sorte de comité insurrectionnel se constituait dans la Crivoscie et, inspiré par les souvenirs poétiques de ses aïeux, lançait dans les communes l'appel aux armes suivant (1) :

« Faucons courageux des montagnes,

« L'heure du combat a sonné, et de la cime  
« du Laucen l'oiseau de la mort annonce à nos  
« ennemis que nos montagnes se sont réveillées.  
« Ils ont déchiré la lettre de nos vieilles fran-  
« chises; ils nous ont menacés de verser le sang  
« de nos pères, si nous ne leur donnions pas  
« nos fils.

« Alors la *Vila* (2) des forêts dalmates est allée  
« baiser le héros Ivan Tchernojevitch, qui dort  
« sous les ruines du blanc château d'Obod, et  
« qui ne va pas tarder à se lever pour conduire  
« ses fidèles faucons à de nouvelles victoires.

« Debout! debout! peuple de jeunes guerriers  
« des montagnes cattarésiennes. Souviens-toi de  
« tes aïeux, chantés par Kacie, qui disait d'eux :

(1) *Revue britannique*, novembre 1869.

(2) *Vila*, fée populaire.

« *Ils manient le sabre comme des Hongrois, et*  
« *le fusil comme des Monténégrins; ils sont hé-*  
« *roïques comme les Herzégovins, prudents comme*  
« *les Italiens, forts comme les Bosniaques.*

« Debout, brave Kotor (1), nid de faucon, sur  
« le haut sapin. Tu as vaincu trois fois les Turcs,  
« résisté aux Vénitiens et aux Français; quel  
« ennemi oserait t'affronter?

« Allons, les vaillants, décrochez le fusil pendu  
« à la muraille; mettez les pistolets dans la tche-  
« mère (2), le sabre et le kandjiar dans la cein-  
« ture, et remplissez vos tchese (3) de poudre  
« sèche. Entendez-vous comme nos armes ré-  
« sonnent avec un son joyeux? Nos vieux sabres,  
« dont le tranchant s'est si souvent émoussé sur  
« le crâne des infidèles, se rappellent encore le  
« temps où ils ont défendu nos libertés, et leurs  
« lames ont soif du sang de nos oppresseurs.  
« Qu'elles s'en abreuvent jusqu'au bout du man-  
« che.

« Du haut de nos montagnes, nos fusils porte-  
« ront la mort dans les rangs de nos ennemis, et  
« les *vilas* feront crouler sur eux les quartiers de  
« nos rochers.

« Monténégro, entends-tu les cris de notre  
« liberté? Frères de l'Herzégovine, entendez-vous

(1) Kotor, nom slave de Cattaro.

(2) Tchemère, écharpe qui s'enroule au-dessus de la ceinture.

(3) Tchese, giberne.

« le bruit de la bataille? Vous nous connaissez  
« nombreux et déterminés. Vous le savez, frères,  
« nous combattons pour notre indépendance, qui  
« nous est plus chère que la vie. Nous voulons  
« être libres comme nos pères, qui vainquirent  
« les Turcs, et nous ne déposerons les armes  
« que lorsque notre droit aura triomphé.

« En avant donc! les faucons de Cattaro et de  
« Dubrovnik! En avant pour la guerre sainte,  
« Dieu et la liberté! »

La fanatisme religieux, s'unissant ainsi à l'aveuglement d'une race exaltée, ignorante, belliqueuse, supprimait tout espoir de conciliation, et bientôt, poussés par leurs passions, par cette fièvre d'aventures qui remue parfois les peuples de l'Orient, les Boccheses allaient faire retentir leurs gorges rocheuses des éclats de la fusillade.

## VI

Les premiers efforts des insurgés se concentrèrent sur le fortin de Dragail, dont l'isolement, au nord de la Crivoscie, à quatre heures de Risano et à une petite heure de la ville monténégro-grine de Grahovo, favorisait leurs projets. Ce poste s'élève à l'extrémité du plateau de Dversno, petite plaine d'une longueur de 2,600 mètres, sur une largeur moyenne de 800 mètres, entourée de montagnes aux abords escarpés. Le blockhaus (wachthaus) n'est autre chose qu'une maison à



trois étages; celui du haut, disposé en forme de terrasse, est muni de 4 pièces de petit calibre; les deux autres servent d'habitation et de magasin; leurs murs sont percés de créneaux. Une enceinte en maçonnerie, également crénelée, entoure cette construction; à l'extérieur court un étroit fossé, qu'on franchit à l'aide d'un pont-levis, et qui est lui-même protégé par un remblai assez bas, sans palissades ni défenses accessoires. La garnison du blockhaus, habituellement composée de 1 officier et de 32 hommes, est ravitaillée tous les mois.

Le 4 octobre, sur les six heures du matin, l'officier qui commandait Dragail aperçut autour du poste une centaine de paysans divisés en plusieurs groupes et dans une attitude hostile. Prévenu de l'état des esprits, il se tenait sur ses gardes et réussit, vers le soir, à donner avis à Risano de sa situation. Le commandant du bataillon en garnison dans cette ville fit aussitôt partir, le 7, un détachement de 46 hommes, sous la conduite de 2 officiers.

C'est contre cette petite troupe que furent tirés les premiers coups de fusil. Après avoir gagné Cerkvice, voyant la route occupée par des bandes de paysans, le lieutenant Rinek, qui la commandait, se dirigea par des chemins de traverse sur Ledenice, qu'il atteignit vers midi. Ici la situation était plus grave encore; 500 hommes, pour la plupart habitants des villages voisins, rassemblés

en armes sur un petit plateau en avant du village, sommèrent les Autrichiens de rétrograder. Attaquer était imprudent ; passer outre, impossible ; le plus sage était de battre en retraite sur Risano. C'est ce qu'on fit, mais en gagnant d'abord un petit monticule où l'on prit position, prêt à combattre et à vendre chèrement sa vie. Aussitôt les insurgés se ruèrent sur cette poignée d'hommes, cherchant à la cerner, et le feu commença des deux côtés. Les Autrichiens, trop inférieurs en nombre, durent céder et se borner à une défensive qui maintint l'ennemi à distance. Dès les premiers coups de fusil, le lieutenant Rinek fut atteint de deux balles ; il continua cependant à diriger la retraite, qui s'effectua en bon ordre. Mais bientôt, épuisé par la perte de son sang, incapable de suivre plus longtemps ses soldats, il s'assit sur le bord d'un sentier. Son ordonnance voulut rester près de lui pour lui porter secours ; mais il le somma de l'abandonner et de veiller à sa propre sûreté. Peu d'instant après, deux insurgés s'approchent : c'étaient le maire de Ledenice et son frère ; ils demandent au blessé de se rendre. Un coup de revolver qu'il avait gardé comme sa dernière ressource fut sa seule réponse, et le maire de Ledenice tomba. A cette vue, son frère s'élança sur l'officier, sa hache levée, et d'un seul coup l'abattit à ses pieds. Il le dépouilla ensuite et s'empara des 400 florins destinés à la garnison de Dragail.

Pendant ce temps, le détachement arrivait à Risano ; il comptait 17 hommes hors de combat, dont 4 tués, parmi lesquels le lieutenant Rinek. Pour l'étranger, pour les Français surtout, cette affaire aura longtemps sans doute quelque chose d'inexpliqué. Comment, en effet, la troupe a-t-elle pu laisser son chef blessé au milieu des insurgés ? Est-ce le résultat de la stupéfaction qui a saisi ce détachement, quand il s'est vu l'objet d'une sauvage agression ? Y a-t-il eu du désordre, une débandade, un oubli ? Était-il trop tard quand on s'est aperçu de la disparition du lieutenant ? On ne sait ; peut-être ce dernier, dans un moment de désespoir, a-t-il exigé lui-même qu'on l'abandonnât.

Tel fut le début des hostilités. Les événements s'étaient succédé si rapidement, qu'ils avaient pris les Autrichiens au dépourvu. Pour toute garnison, les Bouches de Cattaro possédaient 1 régiment, le 44<sup>e</sup> d'infanterie (Archiduc-Albert), réparti dans les villes du nord, et 1 bataillon de chasseurs, le 27<sup>e</sup>, alors à Budua, tous deux composés en grande partie de recrues, réduits à l'effectif de paix et diminués des hommes en congé. C'était un total de 1200 combattants au plus, force tout à fait insuffisante en face d'une population irritée, audacieuse, déjà en pleine révolte et enivrée par un premier succès.

Il fallait agir vigoureusement et sans retard.

Le 9 octobre, l'état de siège est décrété ; le

général Dormus, commandant la subdivision de Zara, emmène à Cattaro le reste de sa brigade. Chaque jour des troupes, des vivres, des munitions, du matériel d'ambulance sont embarqués. Le feld-maréchal lieutenant de Wagner, gouverneur de la Dalmatie, arrive à Cattaro le 13, avec son état-major et quelques renforts de toutes armes. Enfin le 17, huit jours après la déclaration de l'état de siège, il pouvait disposer de 4 régiments d'infanterie : le 44<sup>e</sup>, le 48<sup>e</sup> (Archiduc-Ernest), le 52<sup>e</sup> (Archiduc-François-Charles) et le 22<sup>e</sup> (Comte-Wimpfen); 1 bataillon de chasseurs à pied, le 27<sup>e</sup>; 2 batteries de montagne, 2 de fusées, 1 compagnie d'infirmiers et un détachement du génie. Un nouveau régiment d'infanterie, le 7<sup>e</sup> (Comte-Marcoicic), les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> bataillons de chasseurs à pied et quelques pièces d'artillerie, étaient impatiemment attendus. Mais ces troupes, encore sur le pied de paix, avaient des effectifs tellement faibles, que les plus gros bataillons ne comptaient pas plus de 300 hommes sous les armes. Il y avait là en tout 3 à 4,000 soldats, que les renforts portèrent à 6,000 avant le 25 octobre. C'était tout ce qu'il fallait pour parer aux premières éventualités.

## VII

Les opérations commencèrent le 19 octobre, et le général de Wagner en prit lui-même la



direction. Le télégraphe était détruit entre Cattaro et Budua, et la mer seule offrait une communication entre ces deux points. Mais il n'y avait pas à s'occuper du sud du cercle; il fallait aller au plus pressé, et dans cet ordre d'idées l'hésitation n'était guère permise. Occuper les principaux points du pays et écraser d'un seul coup l'insurrection était un rêve irréalisable; car on avait à peine des forces suffisantes pour garder les différents postes. Il fallait donc se contenter de ravitailler ceux qui en avaient le plus grand besoin, Cerkvice et Dragail.

Pour y arriver, deux routes ou plutôt deux chemins s'élèvent du golfe vers les crêtes. Celui de gauche, plus large et moins difficile, forme une serpentine à lacets allongés qui aboutit à Cerkvice. Celui de droite, très-étroit, plutôt un sentier qu'une route, conduit à Ledenice par un tracé en zigzag, à lacets raccourcis et à pentes très-roides. Au point où ces routes atteignent la crête, la roche se redresse verticalement et offre l'aspect d'une muraille dont le sommet constitue une position défensive des plus fortes.

Afin de diviser l'attention de l'ennemi, le général en chef résolut d'envoyer une colonne sur chacune de ces routes. Le 19 au matin, le général Dormus, avec le 44<sup>e</sup>, le 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, 1 compagnie du génie et 8 pièces d'artillerie, environ 1400 hommes, prit celle de gauche. Les insurgés occupaient la position déjà décrite

qui domine la serpentine, et s'apprêtaient à faire rouler sur les troupes des quartiers de roche. Quelques fusées suffirent pour les déloger. Il est probable que, peu familiarisés avec cet engin, ils éprouvèrent l'effet qu'il produit toujours au début, un véritable effroi. Ils se dispersèrent aussitôt. La colonne Dormus put gagner Knezlac sans avoir perdu un seul homme et y installer son bivouac, malgré un temps désastreux.

Le 20, sous une pluie battante mêlée de grêle et poussée par l'âpre bise du bora, la colonne se remit en marche et parvint sans encombre à Cerkvica, dont le blockhaus, alors gardé par 1 sous-officier et 7 hommes, fut immédiatement approvisionné.

Le même jour une autre colonne, composée du 48<sup>e</sup>, 1 compagnie de chasseurs et 2 pièces de montagne, en tout un millier d'hommes, s'avancait, sous les ordres du colonel Fisher, d'Orahovac sur Ledenice. Son rôle était d'opérer une diversion pendant le ravitaillement de Dragail. Après une marche pénible, elle atteignit Ledenice inférieur sans avoir aperçu l'ennemi et y installa son bivouac. Mais vers cinq heures, à peine ces dispositions étaient-elles prises, que les insurgés tentèrent une attaque qui fut promptement repoussée : 2 Autrichiens seulement furent tués, et comme les rebelles s'étaient montrés à découvert, on eut tout lieu de croire que leurs pertes étaient graves. Le lendemain le colonel

Fisher, à la vue du mauvais temps et de la fatigue de sa troupe, écrivit au général en chef pour lui demander de faire rentrer sa colonne. Celui-ci se rendit à Ledenice avec 1 bataillon, afin de s'assurer par lui-même de la situation. Là, il reçut du général Dormus un avis qui fixa ses résolutions. Pendant son séjour à Cerkvica, celui-ci avait appris que la garnison de Dragail, ayant trouvé l'occasion d'acheter quelques vivres, pouvait tenir jusqu'à la fin du mois. D'autre part, jugeant que ses jeunes soldats étaient épuisés par la fatigue et les intempéries des jours précédents, il se décidait à regagner Risano. Le général en chef ordonna alors au colonel Fisher le même mouvement, qui s'effectua sans difficulté. Dans la colonne Dormus, cependant, 3 hommes restés en arrière furent pris par les insurgés et massacrés sans pitié. On résolut d'attendre, pour ravitailler Dragail, l'arrivée de renforts et un temps plus propice.

Cette première opération ne semble pas avoir été bien mûrie ni peut-être habilement dirigée. Elle était urgente, c'est certain, jusqu'au jour où l'on apprit que Dragail avait des ressources. Mais il n'est pas douteux que l'insurrection comptait alors plus d'un cœur hésitant, et qu'en poussant les colonnes jusqu'à leur objectif, on avait quelque chance de lui en imposer par une manifestation énergique ; tandis qu'une marche en avant, interrompue sans avoir atteint son but,



et suivie d'un mouvement rétrograde, devait être interprétée par les insoumis comme un acte de faiblesse ou de crainte. Aussi la tentative du 19 octobre eut-elle pour résultat d'exalter leur audace. A leurs yeux, Ledenice était une première victoire, la retraite sur Risano un aveu de leur supériorité.

## VIII

Un événement des plus malheureux vint à la même époque justifier leur confiance.

Soit que les Autrichiens, habitués à une longue période de paix, ne purent se rendre immédiatement compte de l'état du pays, soit qu'en plusieurs endroits ils se fièrent aux bonnes dispositions de leurs voisins, les mesures de précaution indispensables à la sécurité des postes ne furent pas toujours prises. A Stanjevich, le manque de vigilance devait être chèrement payé.

Ce poste, un des blockhaus frontières les plus forts du cercle, fut construit jadis par les Vénitiens sous forme de caserne retranchée, et appartint longtemps à l'évêque du Monténégro, auquel l'Autriche l'acheta avec le plateau de Patrovich. Placé sur une hauteur, entouré d'un mur crénelé, armé de 2 obusiers de 12 et de 1 pièce lisse de 6, il avait pour garnison 11 artilleurs et 33 chasseurs sous les ordres d'un lieutenant.

Depuis quelque temps les provisions journa-

lières du fort étaient apportées par la femme d'un pandour, qui restait d'habitude en dehors de la porte. Le 21 au soir, elle demanda qu'on la fît entrer. Sur l'ordre de l'officier commandant, on abattit le pont-levis ; il s'avança lui-même pour recevoir les vivres, que les hommes de garde emportèrent. A peine atteignaient-ils le fort, que plusieurs coups de feu retentirent, et le commandant du poste tomba mortellement frappé. Des insurgés, qui jusque-là s'étaient tenus cachés, ne voyant plus de soldats pour défendre le pont, s'étaient rués dessus et s'élançaient vers le fort. Au premier cri d'alarme, les chasseurs étaient montés dans leur chambrée pour saisir leurs armes ; mais l'ennemi marchait sur leurs talons et, s'emparant du premier étage, les obligea à gagner le second, dont la porte put être barricadée. Les rebelles cherchèrent à la faire sauter et à incendier le parquet. La garnison, chassée par le feu et la fumée, se réfugia sur la terrasse, où elle passa la nuit dans une situation des plus critiques, mais résolue à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les insurgés la sommèrent de se rendre, la menaçant en cas de refus de faire sauter le fort ; elle resta inébranlable. Le lendemain ils eurent l'idée de gravir un sommet qui dominait la terrasse, d'où ils purent fusiller à leur aise les malheureux chasseurs. La position devenait intolérable ; une plus longue défense était impossible. Il fallait

capituler, se constituer prisonniers et livrer à l'ennemi Stanjevich avec ses 3 pièces de canon. On conduisit ses défenseurs à Pobori, en les autorisant à emporter le corps du lieutenant. Plus tard on leur permit de retourner à Budua, mais sans cette dépouille, qu'on leur promit d'ensevelir.

Dans cette désastreuse affaire, la petite garnison de Stanjevich avait eu 5 blessés et 3 tués, dont leur officier.

Encore un de ces faits qui ne peuvent se comprendre que par un excès de confiance incroyable. A Stanjevich, au milieu d'une population en révolte depuis trois semaines, comment expliquer qu'on ait donné l'ordre d'abattre un pont-levis dont la fermeture garantissait le poste de toute attaque ? N'y avait-il pas d'autres moyens de faire entrer des vivres, et une fois le pont baissé, comment se fait-il que ce soient les hommes de garde eux-mêmes qui les transportent dans leur chambrée, abandonnant ainsi l'entrée du fort à toutes les surprises du dehors ?

Après ce succès, le fanatisme des rebelles ne connut plus de bornes. La Zuppa tout entière se souleva ; l'insurrection menaça même les approches de Cattaro, et Budua se trouva bloquée. Il fallut assurer sa sécurité en envoyant par mer le 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs ; à Cattaro on se vit obligé de concentrer tout ce qui restait de tron-

pes, à l'exception du 44<sup>e</sup>, qui resta à Risano pour le défendre.

L'ennemi ne songeait alors à rien moins qu'à s'emparer du chef-lieu du cercle, et dès le 23 octobre, des bandes nombreuses assaillirent les forts de Trinità et de Gorazdà, à une petite heure de Cattaro et à 1500 pas l'un de l'autre. Ces deux fortins munis d'artillerie avaient chacun une garnison de 1 officier et de 40 hommes, tirés du 22<sup>e</sup> d'infanterie. Dès le 22, jour de la chute de Stanjevich, des détachements d'insurgés rôdant aux environs attirèrent l'attention des Autrichiens. Le 23, le feu commença et la garnison des forts y répondit vigoureusement. Les rebelles, estimés 12 à 1500, montraient l'intention évidente de s'emparer de ces postes. Mais on avait donné avis de la situation à Cattaro, et vers midi le général Dormus avec 1 bataillon du 52<sup>e</sup>, suivi bientôt de 1 bataillon du 48<sup>e</sup> et de 4 pièces d'artillerie, apparut sur la droite des insurgés. Ce n'était pas, il est vrai, un puissant appui, car ces 2 bataillons réunis, composés de leurs cadres et de quelques recrues, ne compaient pas plus de 300 hommes. Mais la diversion devait être d'un excellent effet ; leur feu se croisa avec celui des forts et força l'ennemi à abandonner le terrain, après avoir eu 140 hommes environ hors de combat, dont plus de 30 tués. Les Autrichiens n'avaient que 4 tués et 10 blessés, dont 1 officier. Cette énorme différence dans les



pertes des combattants venait de ce que les insurgés s'avançaient à découvert jusqu'au pied des murs d'enceinte et essayaient même de tirer par les créneaux, tandis que leurs ennemis, parfaitement abrités, dirigeaient sur l'assaillant un feu meurtrier.

Les combats de Trinità et de Gorazdà furent la contre-partie des précédentes affaires ; on peut les regarder comme les premiers succès sérieux remportés sur la révolte, qui éprouva dès lors un temps d'arrêt. Si elle était loin d'être domptée, du moins elle ne devait plus prendre d'extension. L'échec des insurgés était grave, leurs pertes nombreuses, il y avait là de quoi les faire réfléchir, et un nouvel effort dans la Zuppa allait suffire pour ramener cette contrée dans l'obéissance.

On touchait à la fin du mois, il fallait enfin songer à relever les garnisons de Cerkvice et de Dragail, à les renforcer et à les approvisionner une bonne fois pour 60 jours au moins. Maintenant, du reste, le général de Wagner disposait de forces plus considérables. Depuis le 20, des navires de guerre avaient successivement amené le 7<sup>e</sup> d'infanterie (Comte-Maroić) commandé par le colonel Kaiffel, le 8<sup>e</sup> et le 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, 2 nouvelles batteries de montagne, 2 de fusées et 1 compagnie du génie. Le corps expéditionnaire comptait maintenant près de 8,000 hommes, divisés en deux brigades, sous

les ordres du général Dormus et du colonel brigadier Jovanovich (1); il ne restait plus qu'à compléter les effectifs de guerre par l'envoi de renforts; quant à la flottille, mise à la disposition du général en chef, elle comptait 5 canonnières et 2 avisos à vapeur; au besoin, les équipages pouvaient être adjoints aux troupes de terre, et les pièces débarquées, pour être mises en batterie sur les remparts.

Dès le 24 octobre, une expédition fut organisée pour marcher sur Dragail. 3,400 hommes environ, répartis en 7 bataillons, 2 batteries de montagne, 2 de fuséens, 1 compagnie du génie et 3 pelotons d'ambulance, la composaient. Son chef, le colonel Jovanovich, arrêta pour le 25 l'ordre de marche suivant :

*Avant-garde.* Commandant : le colonel

Vetter. 2 bataillons du 44<sup>e</sup>, 4 fusées,

1 compagnie du génie, soit environ. . . 750 hommes.

*Gros.* Commandant : le colonel Kaiffel.

1 bataillon du 44<sup>e</sup>, 2 batteries de montagne, 1 compagnie d'ambulance, 2

bataillons du 7<sup>e</sup>. Les mulets du convoi sous la protection immédiate des

---

*A reporter.* . . . . . 750 hommes.

(1) Cet officier supérieur avait longtemps habité la Bosnie comme envoyé diplomatique; il connaissait parfaitement le Monténégro et la Dalmatie, leurs habitants, leur caractère et leurs usages.

<i>Report.</i> . . . . .	750 hommes.
45 hommes désignés pour relever les garnisons de Cerkvice et de Dragail.	
4 bataillon du 7 <sup>e</sup> , soit environ. . . .	2,000 —
<i>Arrière-garde.</i> 4 bataillon du 48 <sup>e</sup> et 2 fusées, environ . . . . .	360 —
<hr/>	
Total. . . .	3,440 hommes.

Les bagages et havre-sacs furent laissés à Risano; des prescriptions générales recommandaient à l'infanterie de s'avancer autant que possible sur les hauteurs qui bordaient la route, afin que la colonne s'allongeât le moins possible. Au point du jour on se mit en route, dans la direction de Cerkvice.

A une heure et demie, l'avant-garde atteignit Napoda, sans avoir été inquiétée; mais arrivée à hauteur de ce village, elle aperçut 2 à 300 hommes établis sur une position qui commandait la route et en barrait l'accès. A la vue des troupes, ils commencèrent leur feu. Le colonel Jovanovich fit sur-le-champ faire halte au gros de la colonne, sur une partie du chemin où il était abrité des projectiles ennemis, et conduisit lui-même 1 bataillon et demi et 4 fusées, sur une crête d'où l'on prenait les insurgés en flanc. Trois quarts d'heure après, ils abandonnaient leur position, qui fut immédiatement occupée, et la marche continua. L'ennemi n'avait cédé à Napoda que pour s'élancer sur l'arrière-garde, qui le reçut vigoureusement,



et le contint tout en gagnant du terrain. A cinq heures du soir, la colonne entière était rendue à Cerkvice. Depuis Napoda, les escarmouches n'avaient pour ainsi dire pas cessé. Le bivouac fut installé sur le petit plateau du blockhaus, et un cordon de grand'gardes fut placé sur les hauteurs voisines.

Leur consigne leur prescrivait de ne tirer que dans le cas d'une attaque directe, et de tenir ferme sur l'emplacement qu'elles occupaient, jusqu'à l'arrivée d'un secours. Le chef de la colonne, pour éviter sans doute toute fausse alerte, se réserva exclusivement le droit de donner au besoin le signal d'alarme, par un coup de canon. Ces sages dispositions devaient garantir de toute surprise, parer au désordre des attaques de nuit, et empêcher les postes avancés, en reculant sur un étroit espace, de venir paralyser l'action de la masse.

La journée du 25 octobre ne coûta aux Autrichiens que 11 hommes dont 4 tués et 1 perdu. On supposa les pertes de l'ennemi assez considérables, car il resta parfaitement tranquille pendant cette nuit sombre et pluvieuse, si favorable à ses dessins.

Le 26, de nouvelles dispositions furent adoptées ; 1 bataillon et demi, avec 2 fusées, environ 500 hommes, furent laissés en réserve à Cerkvice, et 15 hommes s'installèrent dans le blockhaus, avec l'approvisionnement apporté. Le gros de

la colonne fut avisé qu'à sa sortie du défilé de Han, il aurait à prendre position sur le plateau, pour attendre le retour du 44<sup>e</sup>, chargé avec 2 fusées, sous les ordres du colonel Vetter, de conduire le convoi jusqu'à Dragail. Enfin, un demi-bataillon, suivi d'un affût de fusée, alla prendre position à Poljana, à 2 kilomètres environ de Cerkvica, sur les deux côtés de la route de Han ; il devait y rester jusqu'au moment de la retraite. Pour assurer celle-ci et se mettre à l'abri des surprises, il fut prescrit aux troupes de prendre successivement des positions défensives sur les flancs de la route. Ces instructions, qui dénotaient chez le colonel Jovanovich une grande expérience, furent très-utiles plus tard, quand une blessure grave l'empêcha d'exercer son commandement. Son successeur n'eut qu'à les observer pour ramener à Risano, sans incident fâcheux, cette longue colonne avec son convoi de bêtes de somme.

Dès le matin du 26, la réserve releva les grand'-gardes, et à six heures la colonne s'ébranla. Tout alla bien jusqu'à Poljana. Mais à peine les premières compagnies d'avant-garde furent-elles arrivées à hauteur de ce point, qu'une vive fusillade éclata des sommets de Zagvosdak et de Bracjan, qui commandaient l'entrée du défilé. Sur le premier, à gauche de la route, on lança aussitôt 1 bataillon et 2 fusées ; sur le second, 1 bataillon et 2 pièces de montagne. Bracjan fut

occupé sans trop de difficulté ; mais le détachement qui cherchait à gravir Zagvosdak se trouva subitement arrêté par un ravin profond, et ne put immédiatement réussir dans son entreprise. Il fallut d'abord que le feu des fusées délogeât l'ennemi. Pendant que les détachements des ailes tiraillaient contre ces deux positions, le reste des troupes descendit la pente du dangereux défilé, et déboucha sur le plateau de Dversno. A dix heures, le convoi tout entier s'avavançait librement dans la plaine, après avoir franchi sur un petit pont le ruisseau qui coule à la sortie de Han. Ce point parut favorable au chef de la colonne pour y placer deux pièces d'artillerie ; il en dirigea lui-même le feu contre les insurgés délogés de Bracjan, dont l'attaque semblait imminente. Ceux-ci ripostèrent, et quoique leur résistance fût de courte durée, une de leurs balles frappa le colonel Jovanovich au pied. Cette blessure fut assez grave pour l'obliger à renoncer au commandement, et à se faire immédiatement emporter.

Malgré ce fâcheux accident, l'opération continua. A une heure, le ravitaillement de Dragail et son changement de garnison étaient effectués ; les troupes de soutien et les bêtes de somme avaient regagné le défilé, et la retraite commença sous la conduite du colonel Veitler. Les blessés furent placés au centre, les détachements, laissés en position sur les côtés de la route, successive-

ment relevés, et la marche fut reprise en bon ordre. On gagna Cerkvice sans encombre, et après une courte halte on s'engagea dans la descente qui conduit à Risano. L'ennemi, qui n'avait pas reparu depuis Dragail, recommença alors ses attaques. Aux abords de Napoda, il y eut une alerte assez vive, et plus loin, à Knezlac, l'arrière-garde fut engagée dans un combat des plus chauds. Sans qu'on pût en deviner la cause, l'audace des insurgés était extrême, et leurs coups, portant sur des groupes compactes, firent encore quelques victimes. On les contint cependant, et à cinq heures tout le monde était rentré à Risano (1).

Le nombre des rebelles, pendant ces deux journées, fut évalué à 1 millier d'hommes, et les pertes qu'ils subirent à une cinquantaine de tués et au double de blessés. Les Autrichiens, de leur côté, comptaient 91 hommes hors de combat, savoir : 22 tués, dont 2 officiers, 2 hommes perdus, et 67 blessés dont 3 officiers.

Quoique cette expédition eût réussi, elle ne

(1) En temps ordinaire, on met cinq à six heures pour aller de Risano à Dragail, ce qui suppose une distance de 20 à 24 kilomètres. On voit qu'en raison des difficultés du chemin et de son allongement, une colonne autrichienne de 3,000 hommes ne pouvait pas, avec un convoi chargé, parcourir plus de 40 à 42 kilomètres. En Kabylie, il nous est bien arrivé de ne pas faire plus de 5 à 6 kilomètres par jour.



produisit pas tout l'effet moral qu'on était en droit d'espérer. Elle n'avait ni soumis les rebelles, ni calmé l'agitation du pays. La retraite sur Risanò n'avait fait que surexciter l'ardeur des Boccheses, et le nombre des blessés dans les rangs autrichiens montrait que ceux-ci, malgré l'habileté des chefs et la bravoure des soldats, devaient encore s'exercer à ces combats de guérillas, où les feux bien dirigés d'un ennemi souvent invisible décimaient leurs effectifs. Dans les marches en avant, les difficultés s'effaçaient devant eux ; mais au lieu d'occuper le pays, de se maintenir pendant quelques jours au moins sur une position centrale, ils se hâtaient de rétrograder après avoir atteint leur objectif, et, comme il arrive toujours dans les pays de montagnes, c'est ce moment que les insurgés choisissaient pour les harceler. Leur acharnement contre l'arrière-garde de la colonne à Knezlac en est une preuve. D'autre part, malgré des dispositions défensives dictées par la prudence, on ne voit pas pourquoi le gros de la colonne marchait toujours sur la route en masse assez nombreuse, offrant ainsi aux coups de l'ennemi un point de mire assuré. Comment s'expliquer encore qu'on n'ait pas fait de reconnaissance vers Zagvosdak et Bracjan, avant de s'engager sur le chemin de Han ? Si ces hauteurs avaient été au préalable reconnues et occupées, le passage du défilé et le débouché sur le plateau de Dversno se seraient



sans doute accomplis sans obstacle, et les pertes, restreintes aux tirailleurs engagés, auraient été moins graves.

Quoi qu'il en soit, Cerkvice et Dragail étaient mis en état de défense ; c'était quelque chose, et, quant aux détails de l'opération, il ne faut pas oublier que les Autrichiens, pour diverses raisons, étaient forcés d'agir avec promptitude ; condition qui porte toujours les troupes à s'exposer davantage, et l'ennemi, à redoubler d'audace.

## IX

Cependant l'insurrection était en pleine activité, elle venait même de prendre dans la Zuppa un caractère menaçant. Budua, à peu près bloqué par les insoumis, avait vu intercepter ses communications avec Cattaro. Déjà, à la date du 22 octobre, le général de Wagner avait expédié en toute hâte sur cette ville le 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs (environ 300 hommes) et 4 pièces de canon. La canonnière qui les transportait ne put, à cause du gros temps, débarquer ces forces que le lendemain 23, et se vit forcée de lancer des boulets sur les rebelles, qui cernaient la place.

Les quelques communes de la Zuppa restées fidèles ne cessaient d'envoyer à Cattaro des avis de plus en plus inquiétants. Les bourgs de Poberdje et de Ljezevic étaient signalés comme des foyers de révolte. Enfin le 1<sup>er</sup> novembre, les ha-

bitants des Bouches de Kartoli, directement menacés, implorèrent du secours (1). On leur expédia aussitôt le général Dormus, avec le 7<sup>e</sup> d'infanterie, le 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, 1 compagnie du génie, 2 fusées et 1 batterie de montagne. Ces troupes, grâce à des renforts, comptaient un effectif de 2,400 hommes environ; on les cantonna à Gjurasevic et Radovic, où le général de Wagner les installa lui-même. Il revint ensuite à Cattaro, et résolut, en raison des nouvelles peu rassurantes qui lui parvenaient, de combiner la marche de plusieurs colonnes pour étouffer l'insurrection dans le sud d'une façon définitive.

Le colonel Fisher, avec le 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs (500 hommes), son régiment le 48<sup>e</sup>, fort de 600 combattants au plus, 1 bataillon du 44<sup>e</sup>, tiré de Risano (200 hommes), 1 compagnie du génie et 6 fusées, en tout près de 1600 hommes, reçut l'ordre de partir de Trinità et de Gorazdà, le 2 novembre à midi, et de se diriger sur Sutvara, un des points stratégiques les plus importants de la contrée. Cette colonne servait ainsi de point d'appui à celle du général Dormus, qui marchait sur Ljesevic, et assurait sa retraite par terre, dans le cas où la mauvaise saison lui aurait coupé ses communications par mer. Ce

(1) On désigne sous le nom de *Bouches de Kartoli* une petite baie à l'ouest de Cattaro, près de Gjurasevic à 5 kilomètres de Cattaro

mouvement ne put s'accomplir sans une vive fusillade aux abords de San-Giorgio.

Le lendemain 3, le colonel Schoenfeld s'embarqua avec 2 compagnies du 22<sup>e</sup> et un fort détachement récemment arrivé de Trieste, transporta ces troupes à Budua, leur adjoignit le 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et 4 pièces de montagne qui s'y trouvaient déjà, et se mit à la tête de cette petite colonne de 8 à 900 hommes pour faire une démonstration sur Braic. Il marchait ainsi de la côte vers la frontière et devait s'efforcer de couper aux insurgés qui étaient rassemblés sur ce point toute communication avec ceux de la Zuppa.

Le même jour, 2 faibles bataillons du 52<sup>e</sup> et 160 hommes du 7<sup>e</sup> d'infanterie furent envoyés de Cattaro à Sutvara pour y renforcer la colonne Fisher, dont l'effectif s'éleva ainsi à près de 2,000 hommes.

Il ne resta plus à Cattaro que 4 compagnies d'infanterie, avec un détachement d'une centaine d'hommes ; à Castelnuovo, 200 hommes, et à Risano, 2 bataillons.

Le mouvement d'ensemble commença le 3 novembre : la colonne Dormus, s'avancant vers Poberdje, devait ensuite se diriger sur Sisic, pendant que celle du colonel Fisher, où s'était transporté le général en chef, marchait droit sur ce point. Ces deux colonnes devaient combiner leurs mouvements de façon à attaquer Sisic, celle

du général Dormus par le sud-ouest, celle du colonel Fisher par le nord.

2 bataillons et 4 fusées furent détachés pour occuper l'intervalle entre les colonnes, les relier et enfermer ainsi l'ennemi dans un demi-cercle qui ne lui laisserait d'autre ressource que deux ou trois sentiers entre Sisic et le Monténégro. Les insurgés s'étaient rassemblés en grand nombre sur une crête rocheuse qui domine Sisic ; la marche concentrique des Autrichiens les décida, après un court engagement, à l'abandonner et à fuir vers la frontière. On ne put les poursuivre bien loin, car il fallait éviter à tout prix un conflit avec les Monténégrins, alors réunis en armes sur la limite de leur territoire. Cette question a été pendant toute la durée de l'insurrection une difficulté pour les Autrichiens. L'obligation de respecter un territoire où les insurgés trouvaient un refuge assuré, la nécessité de prendre les plus grands ménagements vis-à-vis d'un voisin hostile ont souvent arrêté l'élan des troupes et nuï aux résultats décisifs de leurs opérations.

Malgré ces obstacles, la journée du 3 avait porté ses fruits. Tandis que le quartier général se tenait à Sutvara, Sisic était occupé par la colonne Fisher ; celle du général Dormus bivouaquait à Kubasi, à 2 kilomètres au sud-est de Poberdje, maîtresse de la route de Cattaro, et ayant déjà reçu des offres de soumission. Les troupes passèrent la journée du 4 dans ces positions, trop



heureuses de goûter quelques heures d'un repos nécessaire. Le général en chef en profita pour accepter les protestations de repentir d'un grand nombre d'habitants.

Les jours suivants allaient être employés à une attaque générale sur Pobori, centre de résistance des rebelles. La colonne Schoenfeld devait y concourir en s'avancant vers Maina, tandis que le colonel Fisher, évitant les sentiers qui le rapprochaient de la frontière, gagnerait Bratesic et Odule ; le général Dormus marchait sur le couvent de Lastua, au point où la route de Budua, après un crochet vers l'est, se dirige au sud-est.

La colonne Fisher, partie le 3 au matin, rencontra un terrain des plus tourmentés et ne put s'avancer que très-lentement. Son avant-garde n'atteignit Odule qu'à cinq heures du soir. La colonne Schoenfeld, arrivée près de Maina malgré une fusillade très-nourrie, avait à peu près rempli son programme et s'était vue dégagée dans l'après-midi par l'apparition de la colonne Dormus sur la hauteur de Dubovica.

Le général de Wagner résolut de s'en tenir là pour la journée du 5 ; car le colonel Fisher avait encore à traverser un profond ravin avant d'atteindre Pobori, et l'on pensait alors qu'il y aurait sur ce point une affaire meurtrière. Les insurgés, en effet, avaient, dit-on, fait sauter le fort de Stanjevich, pour concentrer leur résistance à Pobori et sur la crête des rochers de Verbica et



d'Ostrog, où ils avaient placé la pièce lisse enlevée à Stanjevich.

Ces positions furent attaquées le 6 novembre. Au point du jour, le colonel Fisher marcha droit sur Pobori et l'enleva sans difficulté, grâce au mouvement que le colonel Schoenfeld, renforcé d'un bataillon de la brigade Dormus, faisait sur Maina. Ce fut une manœuvre décisive ; les soumissions arrivèrent aussitôt ; l'insurrection était domptée dans la Zuppa ; et cette contrée tout entière, à l'exception de Braic, rentra dans le devoir.

Le feld-maréchal lieutenant de Wagner se décida alors à opérer sa retraite sur Budua ; elle commença aussitôt ; les arrière-gardes eurent encore à escarmoucher ; mais bientôt les trois colonnes établirent leur bivouac sur la côte, occupant par des postes avancés les hauteurs au nord de Budua.

Les opérations effectuées pendant cette première semaine de novembre avaient amené d'importants résultats qui corroborent le jugement porté sur les premiers mouvements des Autrichiens. La marche concentrique des trois colonnes avait anéanti les efforts des rebelles, et il n'est pas douteux que la direction suivie par les troupes du colonel Schoenfeld ne leur ait causé l'appréhension qu'inspirent toujours les mouvements tournants à des montagnards combattant en groupes irréguliers. Il faut remarquer aussi

qu'à l'inverse des procédés employés dans le nord-ouest du cercle, chaque soir les troupes campaient sur le terrain qu'elles avaient occupé dans la journée. C'est peut-être dans ce fait, plus encore que dans la combinaison des divers mouvements, qu'il faut chercher la cause de la prompte soumission de la Zuppa.

Cependant, près de la frontière, la bourgade de Braic restait en armes. C'était comme un noyau d'hostilités qui avaient déjà éclaté violemment pendant que les Autrichiens parcouraient le pays. Tout près de Braic se trouve le fortin de Kozmac. Le 3 novembre, les deux officiers qui le commandaient, ayant eu l'imprudence d'aller faire une promenade aux environs, furent surpris par des rebelles, l'un d'eux tué, l'autre fait prisonnier. L'ennemi se précipita vers le fort et somma la garnison de se rendre. Un sous-officier qui en était devenu le chef repoussa ces propositions et pour toute réponse fit tirer pendant les journées du 4 et du 5 sur le village voisin.

A partir de ce moment, la position de Kozmac devint d'autant plus critique que les vivres tiraient à leur fin, et que l'effectif de la garnison était très-faible.

Le colonel Kaiffel, sur l'ordre qu'il avait reçu, se mit en route le 7, le lendemain de la rentrée des colonnes à Budua, avec 2 bataillons du 7<sup>e</sup>, une demi-compagnie du génie et 2 fusées, près

de 1200 hommes, pour conduire à Kozmac un convoi de 30 mulets chargés de vivres et 30 hommes commandés par un officier. On se dirigea d'abord sur Maina, où le général en chef, en vue de cette opération, avait laissé 1 bataillon. Cette troupe une fois ralliée, la colonne marcha sur Braic et fut obligée de livrer un combat assez long pour frayer un libre passage au convoi, qui arriva à destination vers quatre heures de l'après-midi.

Le ravitaillement terminé, on reprit le chemin de Budua, qui fut parcouru sans difficulté. Les Autrichiens comptaient 1 officier et 2 hommes tués, et 16 blessés, plus 3 disparus. Malgré ces pertes, la tranquillité du retour dénotait un grand changement chez les insurgés. Il était clair que leur résistance s'était affaiblie et que si les plus acharnés conservaient à Braic un point de rassemblement, le voisinage de la côte était bien décidé à ne plus bouger.

## X

La lutte avait donc changé d'aspect. A l'exception d'un coin reculé, tout le sud du cercle était rentré dans le devoir. A bien examiner le fond des choses, il y avait là un sérieux indice d'une réduction complète et prochaine, car en occupant les fortins de la frontière, les Autrichiens interdisaient aux rebelles toute relation avec la côte ;

et comme dans la mauvaise saison, si inhospitable pour les troupes, la région montagneuse n'offrait aux insurgés aucune ressource, il était probable que ceux-ci n'auraient bientôt plus d'autre alternative que de mettre bas les armes ou de mourir de faim.

En attendant, le gouvernement venait de prendre une mesure importante. Appréciant qu'en raison de la gravité des faits, la présence du gouverneur était indispensable à Zara pour diriger l'administration suprême du pays, il avait nommé un commandant en chef spécial, uniquement chargé de la conduite des troupes, le général-major comte d'Auersperg, qui débarqua à Budua le 7 novembre. Le feld-maréchal lieutenant de Wagner, après avoir laissé au corps expéditionnaire un ordre du jour qui était à la fois un éloge et un adieu, et remis le commandement au général Auersperg, partit pour Zara.

Celui-ci trouva des soldats pleins d'ardeur, très-animés contre un sauvage ennemi, plus apte aux surprises qu'aux attaques de front, et considérablement renforcés par les derniers envois de troupes. Il y avait à ce moment dans les Bouches 12,000 hommes, une nombreuse artillerie, un personnel et un matériel complets. On allait pour ainsi dire entrer dans la seconde phase des hostilités (1).

(1) Le général comte Auersperg, né en 1848, avait déjà



La Zuppa soumise, il ne restait en armes que le district de Crivoscie, contrée abrupte, désolée, déjà traversée par les colonnes et dont les ravins servaient de tombe à plus d'un soldat. Dans ce coin du cercle, l'audace des rebelles, protégée par les difficultés du sol et l'âpreté du climat, semblait se jouer des efforts de l'Autriche et menaçait à chaque instant de soulever les bourgs de la côte. Il fallait agir sans retard.

Le général Auersperg, après avoir passé quelques jours à Budua, parcouru le pays, examiné les hommes et les choses, laissa dans cette ville le colonel Schœnfeld, à la tête d'un millier d'hommes. En même temps, il concentrait à Risano le gros de ses forces. Son projet était de poursuivre les rebelles sur les âpres sommets du

fait la guerre aux Monténégrins en 1838, en qualité de cadet du 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs. Lieutenant en 1845, capitaine en 1849, il fut décoré de l'ordre de Léopold pour s'être distingué devant Venise. Il était major en 1859, et fut alors chargé de la création du 2<sup>e</sup> bataillon de volontaires viennois, avec lequel il fit la campagne d'Italie. Nommé en 1860 commandant du 80<sup>e</sup> d'infanterie, il conduisit ce régiment dans la guerre de 1864 dans le Sleswig-Holstein. Il prit encore part à la campagne de 1866, où son régiment faisait partie de la brigade de Safran, du 2<sup>e</sup> corps d'armée. Commandant intérimaire de cette brigade après la bataille de Kœniggrætz, il fut promu au grade de général-major en 1867 et nommé directeur de l'école de tir de Brück, où il se trouvait quand éclatèrent les événements de la Dalmatie.



district, ou, si le temps s'y opposait, de ravitailler simplement Cerkvicé et Dragail pour tout l'hiver. Cette dernière opération avait seule des chances de succès, vu l'époque avancée de la saison ; elle était devenue du reste des plus urgentes. Tous les préparatifs étant faits, les colonnes groupées, le nouveau général en chef transporta le 15 son quartier général à Risano, et le lendemain, au point du jour, le mouvement commença dans l'ordre suivant.

A l'extrême droite, le colonel Kaiffel, avec 3 bataillons et une demi-batterie de fusées, environ 1800 hommes, devait longer la frontière d'Orahovac à Ledenice, et y rejoindre le colonel Fisher, qui partait de Risano avec 2 compagnies du 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, 2 bataillons du 48<sup>e</sup> et une demi-batterie de fusées, en tout près de 1200 hommes ;

La colonne principale, sous les ordres du colonel Szimic, emmenait le général en chef et le convoi de Risano à Cerkvicé. Elle était forte d'environ 2,000 hommes, répartis entre 2 compagnies du 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, 3 bataillons du 44<sup>e</sup> et 1 batterie de montagne ;

Enfin à l'extrême gauche, le major Urschitz, avec le 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et une demi-batterie de fusées, près de 700 hommes, marchait d'Ubli, petit bourg au nord de Castelnuovo, sur Cerkvicé.

Une réserve de 1200 hommes, soit 2 bataillons

du 52° et 2 batteries de montagne, restait à Risano avec le général Dormus. Cattaro et Castelnovo ne conservaient chacun qu'un bataillon de garnison. C'était un total de 7,000 hommes fournis par 2 bataillons de chasseurs, 10 d'infanterie, 3 batteries de montagne, 1 batterie et demie de fusées, qui allaient opérer contre la Crivoscie (1).

La colonne Fisher fut la première qui, en gravissant l'étroit sentier de Risano à Ledenice, rencontra une résistance assez vive. La fusillade échangée avec les insurgés dura près de quatre heures, sans causer grand mal de part et d'autre. Une batterie placée sur les hauteurs au-dessus de Risano réussit à disperser l'ennemi, et la colonne continuant sa route atteignit Ledenice à l'entrée de la nuit. Ce combat avait eu pour effet de concentrer les efforts des rebelles sur la direction de Ledenice et de les détourner de la colonne Szimic, qui s'éleva jusqu'au sommet de la serpentine sans avoir essuyé un coup de fusil.

(1) Ces troupes constituaient 2 brigades sous les ordres du général Dormus et du colonel Szimic. Les colonnes des ailes flanquaient celles du centre, qu'elles devaient rejoindre à Cerkvice et à Ledenice, de façon à ne plus en former que 2.

Le général en chef avait adopté cet ordre de marche afin d'englober une plus grande étendue de pays, d'avoir plus de chances de cerner les insurgés, de franchir heureusement, avec une colonne au moins. les défilés du nord, et de mettre enfin son convoi à l'abri de toute attaque.

Elle gagna ensuite Knezlac, où le bivouac fut établi. Pour garantir l'occupation de cette voie, le général Auersperg fit construire sur les crêtes qui dominent la serpentine deux blockaus qu'on avait transportés jusque-là pièce par pièce. 2 compagnies furent laissées pour les garder. Près de Ledenice, on en éleva un autre qui ne put être terminé que le 17 au soir.

Pendant ce temps, la colonne Urschitz avait atteint sans encombre Unirina, où elle formait une sorte d'échelon en avant de la colonne Szimic.

Quant aux troupes de l'extrême droite, sous les ordres du colonel Kaiffel, elles avaient rencontré un chemin hérissé d'obstacles et n'avaient pu arriver à Ledenice le 16. Ce ne fut que le lendemain 17 qu'elles opérèrent leur jonction avec la colonne Fisher. Ce même jour, les colonnes Urschitz et Szimic atteignaient Cerkvice après avoir laissé 2 compagnies à Knezlac et 1 à Napoda. Jusque-là tout marchait bien ; les colonnes principales avaient rallié leurs ailes, atteint un premier objectif et repoussé les insurgés, qui semblaient céder devant elles ; mais il restait à franchir la partie de la route la plus ardue, et à son extrémité les dangereux défilés de Han et de Lupoglava.

Le général Auersperg, ne voulant pas s'aventurer imprudemment, expédia d'abord de Risano 1 batterie de montagne aux colonnes Fisher et Kaiffel, qui la dirigèrent sur l'entrée du défilé de

Lupoglava. Il prescrivit ensuite le 17 une reconnaissance sur les hauteurs en avant de Cerkvica ; les insurgés reculèrent ; il crut le chemin libre et envoya aussitôt le major Urschitz occuper les abords du défilé de Han. Arrivés près du hameau de Crivoscie, les 2 compagnies d'avant-garde furent arrêtées par un feu des plus nourris ; 2 autres compagnies et une demi-batterie de fusées prirent alors part au combat, pendant qu'une batterie de montagne mise en position en avant de Cerkvica tirait sur les rebelles. Mais il fut impossible de gagner du terrain ; la tombée de la nuit vint seule mettre un terme à cette affaire, qui coûta 8 blessés à la colonne Urschitz.

Cette résistance fit présumer que les insurgés avaient rassemblé de forts contingents à l'entrée du défilé de Han, et qu'on n'en viendrait à bout qu'à la suite d'une action meurtrière.

Dans cette prévision, le général Auersperg manda en toute hâte la colonne Dormus laissée en réserve à Risano, ainsi que 2 compagnies du 52<sup>e</sup> tirées de la garnison. Ces troupes arrivèrent le 18 vers midi ; dès le matin déjà, les colonnes Fisher et Kaiffel avaient dû quitter Ledenice pour franchir le défilé de Lupoglava. Il fallait seconder leur mouvement ; on résolut de forcer sur-le-champ la route de Han.

Dans ce but, le colonel Wetter fut envoyé sur la gauche avec 4 compagnies et une demi-batterie de fusées, pendant que le lieutenant-colonel



Klimbourg, avec un autre détachement, prenait à droite. Le 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et une demi-batterie de montagne suivaient la route comme troupes de soutien. Le reste de la colonne était à Cerkvíce, prêt à s'ébranler au premier appel.

Les détachements Klimbourg et Vetter marchèrent un moment à la même hauteur, et le premier s'établit sans obstacle sur la croupe de Blacjevic, à demi couverte par une parcelle de bois, à l'entrée du défilé de Han; mais le second, qui marchait très-lentement à cause des difficultés du terrain, rencontra les insurgés au pied de la hauteur de Velika-Zagvosdak qu'il était chargé d'occuper. Leur résistance fut d'abord modérée, augmenta quand la colonne fut arrivée à mi-côte, et la fusillade prit une telle intensité qu'il fallut s'arrêter. Quoiqu'on n'aperçût que de temps à autre près du sommet quelques tireurs ennemis, il était évident qu'il y avait là des groupes importants, et qu'il faudrait pour les déloger un vigoureux effort. C'est alors que les fusées du colonel Vetter, les pièces restées à Cerkvíce et celles du lieutenant-colonel Klimbourg croisèrent leurs feux sur Zagvosdak. Le colonel Szimic, qui surveillait l'opération, envoya aux troupes engagées 2 nouvelles compagnies de chasseurs; mais l'obscurité survint avant qu'elles eussent pris part à la lutte. Malgré son élan, son ardeur, son désir



d'enlever le point attaqué, le colonel Vetter se vit obligé de renoncer à son entreprise.

Mais au lieu de passer la nuit tant bien que mal sur le terrain du combat, protégé par des postes avancés, l'œil au guet et prêt à recommencer le lendemain au point du jour, il donna ou reçut l'ordre de la retraite. A peine les rebelles eurent-ils conscience de ce mouvement, qu'ils crurent à un succès et se précipitèrent avec une fureur indicible sur les pas des Autrichiens. A ce moment leur feu et leur audace redoublent ; traînards, retardataires, blessés tombés entre leurs mains sont immédiatement massacrés ; quelques officiers, entre autres un major, se virent saisis par leurs vêtements, entraînés et tués sans pitié. Les 2 compagnies envoyées par le colonel Szimic purent enfin se charger de la protection de la retraite et réussirent à contenir les insurgés ; mais quand on rentra à Cerkvice, le détachement Vetter comptait 59 hommes hors de combat, dont 4 officiers et 12 hommes tués, 5 officiers et 38 hommes blessés.

Quelque fâcheuse qu'ait été cette affaire, elle avait eu son côté utile : elle avait permis aux colonnes Kaiffel et Fisher de s'avancer librement à travers le défilé de Lupoglava, et les feux qu'on apercevait sur le plateau de Dversno, à défaut d'autres nouvelles, signalaient le succès de leur marche. Le lendemain 19, en effet, le général Auersperg apprit que le 18 au soir le colonel

Fisher avait atteint la plaine de Dragail et que le colonel Kaiffel, le suivant de près, bivouaquait au débouché du défilé, menaçant ainsi de prendre à revers les rebelles embusqués aux abords de Han.

C'était là un fait important qui devait décider du succès ; car le 19 au matin, un capitaine d'état-major, envoyé par le général en chef avec 20 chasseurs pour pousser une reconnaissance du côté de Zagvosdak, trouva abandonnée la hauteur si bien défendue la veille. L'ennemi craignant d'être tourné s'était dirigé à l'ouest du plateau de Dversno. Cet officier fit occuper le sommet, où un fort détachement vint aussitôt prendre position. Le général Auersperg, maître alors du défilé, se mit en route pour le franchir avec son convoi. Ce passage était presque terminé, et déjà la tête de colonne s'avancait dans la plaine de Dragail, quand une bande d'insurgés en marche de Lupoglava vers Poljovac se jeta sur les bagages du quartier général, restés un peu en arrière. Plusieurs mulets tombèrent entre leurs mains, et notamment ceux qui portaient les papiers du général ainsi que sa correspondance officielle.

Néanmoins l'opération avait réussi ; les troupes se donnaient la main sur le plateau de Dversno, et quelques instants après la garnison de Dragail était relevée, renforcée et approvisionnée pour trois mois.

Pendant ces quatre ou cinq journées, le temps avait été affreux, et le général Auersperg s'était convaincu des obstacles invincibles qu'opposait la saison à une poursuite des insurgés sur les crêtes rocheuses de la Crivoscie. En résumé, les forts étaient en état de défense, et la rébellion, éprouvée sans doute par de graves pertes, s'était vue impuissante en face des Autrichiens.

Il n'y avait donc plus qu'un parti à prendre : ramener les troupes sur la côte, les cantonner et rester sur le pied d'une expectative armée jusqu'au jour où de nouvelles opérations seraient possibles.

Cette résolution prise, l'ordre du retour à Risano fut immédiatement donné, et la retraite commença sur-le-champ.

La colonne Szimic rentra la première, ralliant ses détachements et les troupes du général Dormus restées à Cerkvise. Celles des colonels Fisher et Kaiffel passèrent trois jours sur le plateau de Dragail sans être attaquées, et exécutèrent à leur tour le même mouvement. Leurs arrière-gardes eurent encore à soutenir quelques escarmouches, et le 24 tout le monde avait rejoint Risano. Les troupes furent réparties sur divers points de la côte, notamment à Castelnovo, Risano, Perasto, Cattaro, et on continua d'occuper les blockhaus élevés sur la crête nord de Risano.

Il fallut alors compter les pertes ; elles étaient sérieuses. Dans cette courte expédition, les Au-

trichiens avaient eu 6 officiers et 38 hommes tués, 10 officiers et 84 hommes blessés, c'est-à-dire 46 officiers et 122 hommes hors de combat.

## XI

Dans l'intervalle, il était encore survenu au nord de Budua un événement malheureux. Le 19 novembre au matin, une compagnie du 22<sup>e</sup>, qui se trouvait en poste avancé entre les fortins de Kozmac et le bourg de Maina, fut surprise par une bande d'insurgés qui lui tuèrent en un instant 2 officiers et 5 hommes et en blessèrent une quinzaine. Un officier put regagner avec le gros de la troupe le fort de Kozmac et s'y mettre à l'abri. C'était encore un de ces incidents fâcheux qui dénotaient chez les Autrichiens, et peut-être plus particulièrement chez de jeunes soldats, un défaut d'expérience bien regrettable. Cette affaire n'eut cependant pas d'influence sur la situation générale du pays, et l'agitation qui régnait encore dans cette partie de la contrée ne s'étendit pas au delà du village de Braic.

Désormais les troupes s'occupèrent de prendre leurs quartiers d'hiver ; mais leur chef comprit qu'il ne fallait pas les laisser inactives, et qu'il y avait bien des travaux à entreprendre. Il fallait surtout prévoir une reprise d'hostilités au retour de la belle saison, et s'occuper avant tout de rendre les communications plus praticables.



Près de quatre cents travailleurs furent envoyés sur les deux voies qui partent de Risano ; on se disposa en outre à protéger les passages difficiles au moyen de blockhaus installés sur les points importants du pays.

Deux compagnies du génie demandées à cet effet arrivèrent à Cattaro dans les premiers jours de décembre, apportant de Vienne des blockhaus nouveau modèle en fer, démontables et transportables à volonté, et construits d'avance d'après un modèle uniforme, qu'il est curieux de connaître.

En projection horizontale, ces fortins forment une croix régulière dont les branches se flanquent à angle droit. Chacune d'elles mesure 2<sup>m</sup>,79 de long sur autant de large, ce qui donne une façade de 8<sup>m</sup>,37 de long et un périmètre de 33<sup>m</sup>,48. Les murs, composés de plaques en fer de 2 millimètres d'épaisseur et d'un revêtement en bois de 5 centimètres, ont résisté dans les épreuves à tous les coups d'armes à feu ; les plaques en fer ont encore l'avantage de mettre la construction à l'abri de l'incendie. Une légère charpente de poutrelles achève de consolider l'édifice. Des créneaux horizontaux de 10 centimètres de haut sur 62 de long, fermés au besoin par des portières mobiles en fer, donnent aux fusils un champ de tir très-étendu. Chaque façade du blockhaus comporte douze créneaux. La toiture est formée comme les murailles, mais l'é-

paisseur des plaques de fer est un peu augmentée. La hauteur des chevrons de la toiture est de 2<sup>m</sup>,11, et les créneaux sont placés à 1<sup>m</sup>,45 du sol. Enfin des chevaux de frise en fer et des chausse-trapes doivent compléter la défense du blockhaus et rendre ses approches difficiles. Un petit tambour couvre l'entrée. A l'intérieur un foyer économique, un réservoir d'eau et des planches à pain complètent l'édifice et lui donnent, quand il est établi, l'aspect d'une construction des plus solides. 48 hommes peuvent trouver à se loger dans ce fortin, en admettant que 16 d'entr'e eux fassent le service de garde extérieure. Chaque pièce du blockhaus démonté pèse au maximum 24 kilogrammes, de sorte qu'un homme peut aisément la porter; enfin le blockhaus entier pèse 160 quintaux, et son prix ne dépasse pas 15,000 francs.

Dans le courant de décembre, les troupes du génie en ont établi cinq, dont quatre sur le chemin de Risano à Cerkvico.

Ces différents travaux se poursuivaient activement, malades et blessés avaient été évacués sur Trieste, et l'on combinait déjà des opérations plus décisives, lorsque des pourparlers de soumission furent, vers le 20 décembre, proposés au général Auersperg. Que s'était-il passé pour amener ce résultat? Un fait auquel les Autrichiens ne semblent guère avoir songé. L'hiver, qui s'était opposé à la poursuite des rebelles, avait sévi sur

les hauteurs avec sa rigueur accoutumée. Ces régions, habituellement sans ressources, deviennent dans la mauvaise saison aussi inhospitalières à l'indigène qu'à l'étranger, et ses habitants sont alors réduits à s'approvisionner dans les localités de la côte. Celles-ci étant gardées par les Autrichiens, la frontière monténégrine par un cordon de troupes turques, la Zuppa résolue à repousser tout ennemi, il n'est plus resté aux insurgés qu'une affreuse misère en perspective. Déjà la plupart de leurs bourgades avaient été incendiées, leur vignes, leurs chétives récoltes dévastées. Leurs rangs s'étaient éclaircis sous les coups des projectiles autrichiens, et le fusil Werndl, dont il n'est jamais parlé dans les récits allemands, avait dû y contribuer pour une part notable. En face des désastres de la veille et des besoins du moment, leur fanatisme est tombé, et ils sont venus implorer la clémence du vainqueur, qui a d'abord exigé la livraison des armes. Les insurgés de Braic, subissant les premiers cette condition, ont fait acte d'obéissance à l'Autriche ; ceux de la Crivoscie n'ont pas tardé à suivre cet exemple.

## XII

Depuis les premiers jours de cette année, l'insurrection est entièrement terminée. Il ne reste plus qu'à étudier les moyens mis en œuvre par

les Autrichiens, à examiner les procédés employés dans cette guerre de montagnes, les écoles faites, l'expérience acquise, les succès et les revers, pour en tirer quelque conclusion.

Les opérations accomplies en Dalmatie peuvent se résumer en trois mouvements principaux :

1° Les ravitaillements de Cerkvice et de Dragail ;

2° La soumission de la Zuppa opérée simultanément par trois colonnes dirigées de Trinità, des bouches de Kartoli et de Budua sur Póbori ;

3° Enfin la lutte contre le district de Crivoscie, qui n'est à proprement parler qu'un troisième ravitaillement de Dragail.

Envisagées dans leur ensemble, ces opérations ne donnent pas l'idée d'un plan général conçu avant d'agir et exécuté en vue d'un but final ; mais il faut se rendre compte qu'une combinaison de ce genre, qui aurait été faite, sans nul doute, au printemps, alors que tout le personnel et le matériel nécessaires eussent été rassemblés, ne pouvait avoir lieu en face des éventualités qui ont surgi tout à coup. L'insurrection a surpris les Autrichiens ; et au début, le point capital n'était pas de la réduire, mais bien d'empêcher son extension. Sous l'empire de cette nécessité, on a pris les premières troupes qu'on avait sous la main ; on a couru de côté et d'autre, allant au plus pressé, abandonnant Ledenice pour débloquer Gorazda, quittant Budua pour



revenir vers Dragail, et montrant ainsi un décousu qui, joint au manque de vigilance, résultat ordinaire d'une longue période de paix, a souvent favorisé l'ennemi et amené des incidents déplorables. Tous ces faits jugés sur l'apparence ont soulevé d'injustes récriminations dans la presse autrichienne. Pour les juger, il faut aller au fond des choses ; pour apprécier cette courte campagne de deux mois, il faut surtout tenir compte de l'imprévu, de la saison, des effectifs, de l'état du pays, du caractère des habitants. Il faut se rappeler que les soldats autrichiens étaient presque tous de jeunes recrues, et que la plupart des officiers avaient perdu ou n'avaient peut-être jamais eu l'habitude d'une petite guerre qui n'a d'analogue dans les temps modernes que notre conquête de la Kabylie ou les combats des Russes dans le Caucase.

Quoi qu'on en ait dit, l'insurrection de la Dalmatie avait une gravité réelle sous le rapport politique ; mais au point de vue militaire, incapable d'occasionner un échec aux armes autrichiennes, elle pouvait seulement leur créer des difficultés sérieuses. Ces difficultés étaient de deux sortes : les unes résultant des circonstances, les autres de la tactique même des troupes.

Parmi les premières, il faut ranger les formes abruptes d'un terrain inaccessible ; une époque de l'année des plus défavorables, suffisant à elle seule pour rendre le pays impraticable ; la promp-

titude de la révolte ; les mœurs sauvages, féroces, guerrières, fanatiques des insoumis ; enfin leur manière de combattre, où la ruse et la surprise ont plus de part encore que la bravoure ou l'audace. Quant aux difficultés qui sont nées de la tactique des troupes, elles méritent un examen attentif, car c'est dans leur étude que le militaire peut puiser quelque instruction.

Les troupes envoyées en Dalmatie furent bien tirées des pays de montagnes ; mais soit que les soldats fussent trop jeunes, soit qu'ils n'eussent pas encore la pratique d'une petite guerre d'un genre tout nouveau, ils n'ont guère mis en usage les principes d'éparpillement qui en sont une des règles essentielles. Au lieu de s'avancer en ligne de tirailleurs embusqués, ménageant leurs munitions, ne tirant qu'à coup sûr, marchant sur l'ennemi à l'abri des sinuosités du terrain, nous les voyons le plus souvent gravissant des hauteurs par petits groupes de 1 ou de 2 compagnies, quelquefois plus, se montrant à découvert et s'exposant ainsi à faire des grandes pertes. Telle est la cause du chiffre élevé des morts et des blessés, qui, pour cette période de deux mois, est de 133 morts ou perdus (13 officiers et 120 soldats) et de 238 blessés (14 officiers et 224 soldats) ; en tout 371 hommes hors de combat.

Un autre principe des guerres de montagnes qui ne semble pas avoir été suffisamment appliqué est celui des reconnaissances, et surtout des

reconnaissances à fond, si indispensables dans les combats d'embuscade. Le général Auersperg est le premier qui en ait prescrit dans sa marche sur Dragail ; encore il n'est pas sûr qu'elles aient été faites avec tout le soin désirable, puisque le 17 novembre, à la suite d'une reconnaissance qui n'a rien découvert, le major Urschitz, marchant dans la direction de Han, se heurte inopinément contre une résistance assez énergique pour arrêter ses troupes. Il en résulte que c'est le mouvement du major Urschitz qui sert lui-même de reconnaissance et qui permet de constater la forte position prise à Zagvosdak par les insurgés.

On est également surpris de ne pas voir l'infanterie autrichienne se prolonger toujours sur les crêtes ou sur les lignes de partage des eaux, tandis que le convoi parcourt en pleine sécurité le fond des ravins. Le colonel Jovanovich ordonne, il est vrai, d'occuper des positions avancées dont la possession lui semble indispensable ; mais on voit que ces mouvements ont lieu au fur et à mesure que le commandant des troupes en apprécie l'opportunité, et non d'après une tactique habituelle. Aussi le plus souvent les colonnes, obligées de marcher en file sur d'étroits chemins, s'allongent indéfiniment et offrent aux coups des insurgés un but assuré.

Les Autrichiens ont tellement senti ce défaut de leur tactique, qu'il a été un moment question

de créer un corps de guerilleros où l'on devait faire entrer ceux qui ont fait la campagne du Mexique.

Le plus souvent les Autrichiens ne semblent pas se douter qu'en face de montagnards belliqueux, exaltés, faisant la guerre en partisans, il est dangereux de pousser une pointe devant soi pour regagner ensuite son bivouac ; qu'il est infiniment préférable de camper sur le terrain du combat, et qu'enfin l'abandonner, même après l'avoir conquis, attire toujours l'ennemi, surexcite son ardeur et occasionne des poursuites où le tir est d'autant plus meurtrier, qu'il porte sur des masses. Telle fut la cause de l'échec de Zagvosdak, le 18 novembre, où l'on eut encore le tort de commencer l'attaque à midi au lieu du point du jour. Que de fois, du reste, en Algérie, n'avons-nous pas fait une école du même genre, et combien d'années, combien de luttes ne nous a-t-il pas fallu pour adopter une tactique nouvelle ! Dans la guerre de Dalmatie, le principe de bivouaquer sur le terrain qu'on occupe a cependant été appliqué dans la Zuppa, et cette méthode a été justifiée par la prompte soumission du pays.

Enfin, chose essentielle dans les régions montagneuses, surtout aux approches de la mauvaise saison, il aurait fallu aux Autrichiens un matériel de campement. Par les temps les plus rigoureux, les soldats marchaient sans tente-abri et bivoua-



quaient en plein air, autour d'un feu quand ils trouvaient du bois, sous un ciel pluvieux et glacé quand ils n'en avaient pas. Ce fait montre bien, il est vrai, leurs qualités de résistance, mais il explique aussi leur épuisement quand des nuits sans sommeil venaient s'ajouter aux fatigues de la journée, l'impossibilité de se maintenir sur une position péniblement conquise, la nécessité de revenir sur leurs pas, et enfin le nombre de leurs malades, évalué à près d'un millier.

Quelques considérations stratégiques doivent être ajoutées à celles qui précèdent. Il faut remarquer que les blockhaus élevés sur divers points de la contrée, et notamment le long de la frontière monténégrine, n'ont pas été bâtis en prévision d'une révolte des Boccheses, mais bien pour repousser les attaques du Monténégro. Ils n'étaient donc pas destinés à maintenir le pays dans l'obéissance, mais bien à le défendre contre des agressions, jadis très-fréquentes, mais dont le retour n'est guère à redouter aujourd'hui.

En outre, on aurait été tenté de supposer que ces fortins étaient reliés entre eux, sinon par une route stratégique, au moins par un bon chemin muletier. On aurait pu croire aussi que chacun de ces postes était en communication avec les points principaux de la côte, tels que Budua, Cattaro, Risano, Perasto, Castelnovo, par des voies praticables et bien entretenues. Il n'en est rien; à leur place on trouvait tout au plus de

mauvais sentiers que les mulets eux-mêmes avaient de la peine à gravir. Seule la route de Risano à Dragail pouvait être suivie par des colonnes, et on a vu à travers quelles difficultés. Quant à la route de Cattaro à Budua, elle a été interceptée dès le début, par le seul fait du soulèvement des Boccheses. C'était elle cependant qui, au point de vue militaire, était peut-être la plus importante. Grâce à un sol moins accidenté, à une population assez dense, à des productions relativement abondantes, aux deux villes qui marquent ses extrémités, à son voisinage de la mer, la Zuppa pouvait être regardée comme une excellente base d'opérations, appuyée d'une part à Budua, de l'autre à Cattaro. La voie qui relie ces deux villes devenait dès lors une communication qu'il fallait conserver à tout prix, et dont les points intermédiaires, au moins après la soumission, auraient pu être occupés par de forts détachements, installés dans des redoutes, d'où à un moment donné ils se seraient élancés sur les foyers de rébellion pour les surprendre et les étouffer. Cette contrée aurait pu de la sorte offrir aux troupes d'excellents quartiers d'hiver, au centre de la région productive et dans une position de pied levé toujours menaçante pour l'insurgé. Cependant la Zuppa est restée tranquille et n'a plus bougé depuis la fin d'octobre, preuve que ces appréciations faites à distance n'ont peut-être pas de valeur dans le cas actuel et que

les mesures auxquelles elles ont trait étaient peut-être superflues.

Il resterait à étudier les effets du nouvel armement, dont les troupes autrichiennes ont dû faire usage contre les Boccheses; mais à cet égard, les correspondances allemandes sont d'une sobriété de détails à peu près complète. On sait cependant que les bataillons de chasseurs à pied étaient munis du fusil nouveau modèle Werndl, et les troupes d'infanterie du fusil transformé Wænzl. Les qualités de ces armes ont tellement répondu aux espérances qu'elles avaient fait naître dans les polygones, que le ministre de la guerre a fait décorer tous les membres de la commission qui en avaient décidé l'adoption.

Il paraît aussi qu'on a obtenu d'excellents résultats de l'introduction de porteurs de blessés dans chaque compagnie d'infanterie. Les services qu'ils ont rendus en Dalmatie sont incontestables. Au début, les Autrichiens se servaient comme nous de mulets de cacolets susceptibles de transporter deux blessés; mais les petits mulets du pays pliaient souvent sous un fardeau trop lourd; en outre, ils ne pouvaient aller partout et suivre les troupes jusque sur les roches escarpées où elles combattaient. On a dû alors prendre le parti de les laisser avec le convoi, ou près du gros, pendant que les porteurs de blessés, employés deux par deux, transportaient leurs camarades du lieu de l'action aux cacolets. Ces

porteurs ne comptent pas parmi les combattants, ne sont munis d'aucune arme à feu et se tiennent d'ordinaire près du matériel d'ambulance. On est convaincu désormais qu'ils sont plus spécialement utiles dans les guerres de montagnes, mais aussi plus exposés aux attaques d'un ennemi embusqué. Aussi a-t-on émis l'avis de les armer du fusil se chargeant par la culasse, et peut-être d'en augmenter le nombre, limité jusqu'ici au chiffre de trois par compagnie, sur le pied de guerre.

En résumé, l'insurrection de Dalmatie aura fait toucher du doigt aux Autrichiens quelques-unes de leurs imperfections.

Pour ceux qui ont suivi avec intérêt les péripéties de cette courte campagne, il restera dans l'esprit une haute idée de la résistance et de l'abnégation du soldat autrichien, du dévouement de l'officier et des incontestables qualités de prudence et d'énergie que les chefs ont déployées. S'il nous reste à exprimer un vœu, c'est que là, comme ailleurs, le sang versé venant à féconder le sol, l'armée ait servi au rétablissement du bon ordre et à un nouveau développement de la prospérité publique. Là aussi, nous n'en doutons pas, sa discipline au combat, sa modération dans la victoire, ses travaux après la lutte seront un exemple pour des populations arriérées et deviendront par la suite un instrument de civilisation.



MONTENEGRO



Echelle  $\frac{1}{200.000}$

0 500 1000 1500 2000 4000

1 toise de Vienne = 1<sup>m</sup>883  
3000 toises = 15064<sup>m</sup> environ 2 milles de po



APR 5 1917

